L'ŒIL VERS...

LE PORTUGAL

36e JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES

du Val-de-Marne contre le racisme, pour l'amitié entre les peuples

12 films dans 11 villes

du 21 novembre au 5 décembre 2017

www.loeilvers.org

01 45 13 17 00

VAL de MARNE
Le département

CES JOURNÉES SONT RÉALISÉES

AVEC L'AIDE DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DU VAL-DE-MARNE

ET LE CONCOURS DE L'ASSOCIATION MJC MONT-MESLY -MADELEINE REBÉRIOUX

Pour leur aide, nous remercions :

VIRGINIA GOLTMAN-REKOW
et le **SERVICE CULTUREL DU CONSEIL GÉNÉRAL**

LES ÉQUIPES DES FILMS ET DISTRIBUTEURS :
Laurence Ferreira Barbosa, Paméla Ramos, Lola Vieira, Cécile Cors Mata, Agathe Zocco Di Ruscio et Alfama Films, Mathieu Berthon, Johann Cornu et Météore Films, Stéphane Kahn et l'Agence du Court Métrage,

LES AUTEURS ET INTERVENANTS : José Alexandre Cardoso Marques, Fabienne Carreira, Pascal de Lima, Alicia Fernandez Garcia, Olivier Hadouchi, Yves Léonard, Tiago Pereira, les réalisateurs de l'ACID

LES ARTISTES :
Jean-Pierre Aigeldinger, Geraldo Barbosa, Tãnia Raquel Caetano, Antony Caseiro, Pierre de Cendres, Alexandra de Pinho, Philippe de Sousa, Salvatore Fraschini, Sylvie Grima, Priscilla Lochet, Orla, Elsa Ramos, Manuela Ribeiro

LES ASSOCIATIONS :
Amicale franco-portugaise du Canton d'Orly, Association amicale portugaise de Créteil, Association culturelle, sociale et folklorique des Portugais de Vitry, Association franco-portugaise culturelle et sportive (Créteil), Association Originaires du Portugal (Chevilly-Larue), Association portugaise socio-culturelle et récréative de Champigny-sur-Marne, Casa dos Arcos de Valdevez (Saint-Maur)

LA MUNICIPALITÉ DE CHAMPIGNY-SUR-MARNE, **PATRICK AMSON** et l'équipe du **STUDIO 66** pour l'organisation de la soirée inaugurale, Karen Valenzuela et l'équipe de la **MJC MADELEINE-REBÉRIOUX**

Coordination générale,
rédaction de la brochure Corinne Turpin
Conception graphique La Graphisterie®.fr
Impression Typoform
Webmaster Marie-Pierre Trigla

Le Collectif d'organisation de ces 36èmes journées cinématographiques est composé de :

PATRICK AMSON
Centre culturel Gérard Philipe – Champigny-sur-Marne

JACQUES BOSC
professionnel de l'audiovisuel associé au Collectif

NICOLE CHEVALIER
Ligue des Droits de l'Homme – Créteil

XAVIER GANACHAUD
Cinéma La Tournelle – L'Haÿ-les-Roses

NATHALIE HOCQUARD
Ville de Vincennes

CAROLINE KLASSER
Centre culturel Aragon Triolet – Orly

MARINE MEESCHAERT
Cinéma Paul Éluard – Choisy-le-Roi

MARINA MIS
Centre culturel Le Forum – Boissy-Saint-Léger

DOMINIQUE MOUSSARD
Espace municipal Jean Vilar – Arcueil

ALICE RIVON
Cinéma municipal Le Lido – Saint-Maur-des-Fossés

ALEXANDRE SAUMONNEAU
MJC Mont-Mesly-Madeleine Rebérioux – Créteil

JULIE SZYMASZEK, MÉLINE DUROS, NATACHA JUNIOT
3 Cinés Robespierre – Vitry-sur-Seine

CAROLINE TRONQUOY
Théâtre André Malraux – Chevilly-Larue

CORINNE TURPIN, HERMINE ÉDONGUE
Cinéma La Lucarne – Créteil

Sommaire

2 PORTUGAL PAR YVES LÉONARD

4 À LA (RE)DÉCOUVERTE DES CINÉMAS DU PORTUGAL PAR OLIVIER HADOUCHI

6 ÉVÉNEMENTS

7 TOUS LES RÊVES DU MONDE

8 EN AVANT JEUNESSE !

10 FADOS

11 LES MYSTÈRES DE LISBONNE

12 LETTRES DE LA GUERRE

13 TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE

14 SAINT-GEORGES

16 L'ORNITHOLOGUE

17 TABOU

18 VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE

19 L'USINE DE RIEN

20 RÊVES PORTUGAIS : CINQ COURTS MÉTRAGES

22 PROGRAMME DES FILMS PAR DATE ET PAR SALLE

24 PROGRAMME DE L'ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR, DU CINÉMA LA LUCARNE, DU CINÉMA MUNICIPAL LE LIDO

25 LIEUX DES PROJECTIONS

Nous avons choisi cette année de faire un parcours dans la production cinématographique actuelle du Portugal, pays que nous ne connaissons pas si bien qu'on pourrait le croire. C'est l'occasion de comprendre une riche histoire, de découvrir une splendeur artistique qui interroge une société et son avenir, de réfléchir au spectacle d'une reconstruction collective toujours à l'œuvre, au-delà des vicissitudes politiques ou économiques.

Nous avons retenu des films dont les projets très personnels de leurs auteurs nous font accéder à l'universel, par l'humanité et la beauté, la musique et les gestes, l'imaginaire et le regard.

C'est l'occasion aussi de nous rencontrer en toute amitié entre originaires du Portugal et non originaires de ce pays voisin, lors des multiples rencontres organisées dans les onze lieux qui accueillent la manifestation et pour lesquelles les associations portugaises locales se sont particulièrement investies. Qu'elles soient remerciées de cette implication chaleureuse. Belles séances et vivifiantes rencontres à tous !

PORTUGAL

À Y REGARDER DE PLUS PRÈS,

le Portugal est un pays plein de couleurs. Le noir bien sûr, comme l'affirme une célèbre publicité française pour un vin de Porto. Le noir de ces châles qui enveloppent les chanteuses de fado, symbole de ce *fatum*, de cette insondable nostalgie parfois joyeuse, de cette singulière *saudade* qu'elles expriment. Le noir de ces bateaux perdus en mer, de ces femmes en deuil qui espèrent en vain. Le noir de ces hommes dans les cafés de l'Alentejo qui s'y protègent de la violence du soleil. Le noir de ce basalte qui dessine ces labyrinthes sophistiqués des rues de Lisbonne.

Pourtant, rien n'est vraiment noir au Portugal. La lumière y est éclatante dans les plaines de l'Alentejo, incomparable à Lisbonne, dans les miroitements du Tage, si picturale dans la vallée du Douro, si argentée à Porto. La couleur y est omniprésente, avec ces murs bleus, ceux des salines maritimes des pêcheurs d'Aveiro, rayées de toutes les couleurs. Lisbonne est une capitale de couleurs, de tous les types d'ocre, de roses, de bleus. Et puis, il y a les azulejos, ces pierres émaillées que les Arabes ont introduites en péninsule ibérique et qui ont tant séduit le roi Manuel Ier à la fin du XVe siècle, avant de s'affirmer comme l'art décoratif par excellence du Portugal.

Si le Portugal est bien ce pays plein de couleurs, il l'est grâce à son histoire, celle d'un pays parmi les plus anciens d'Europe, État indépendant de ses puissants voisins ibériques depuis le milieu du XIIe siècle, État-nation dont les frontières continentales n'ont guère varié depuis le XIIIe siècle et la fin de « la Reconquête ». Le Portugal a marqué de son empreinte les Grandes Découvertes, initiateur de cette mondialisation avant l'heure, avec le mythique Infant Henri (1394-1460), « le Navigateur » qui n'avait jamais navigué, ou si peu. Vasco de Gama, le premier, rallia en 1498 les Indes orientales par la route maritime et le cap de « Bonne Espérance ». Quelques décennies plus tard, en 1572, le poète Luís de Camões (1524-1580) en fit le récit épique dans ses *Lusiades*. Récit à la gloire de ce pays de découvreurs et de passeurs qui donna « de nouveaux mondes au monde », avec Cabral au Brésil dès 1500, avec ses jésuites et commerçants, premiers Européens implantés au Japon dès 1543. De ce précoce et ambitieux « empire d'Asie », ne restent que quelques poussières à Goa — un temps sa capitale, reconquise par les troupes de l'Union Indienne en 1961 —, sur les pourtours de cet Océan Indien, naguère « lac portugais », au Timor-oriental, annexé par l'Indonésie en 1975 avant d'accéder à l'indépendance en 2002, et à Macao, rétrocédé à la Chine en 1999.

À la fin du XVIe siècle, le Portugal entre dans une spirale de déclin, avec la funeste épopée du roi Sébastien, parti se perdre avec une partie de la noblesse portugaise, dans les sables marocains, en quête d'une illusoire reconquête sur les « Infidèles », ultime « croisade de la chrétienté latine ». De cette mythique « Bataille des Trois Rois » de l'été 1578 reste le « sébastianisme », mythologie d'un roi désiré, à jamais caché, promis au destin improbable de sauveur, attente de type messianique qui parcourt siècles et croyances populaires au Portugal. Et une réalité, celle d'un pays en quête perpétuelle de nouveaux horizons. Le Brésil d'abord, perle du « Second Empire portugais », au XVIIIe siècle, jusqu'au terrible tremblement de terre de Lisbonne de 1755 et aux guerres napoléoniennes qui, en 1808, font de Rio l'éphémère capitale du Portugal, avant que le Brésil, la « perle de l'empire » portugais accède à l'indépendance en 1822. Puis l'Afrique, avec l'Angola « nouveau Brésil » à partir de la fin du XIXe siècle, socle d'un empire colonial exalté au temps de la dictature longtemps incarnée par un austère professeur d'économie de l'université de Coimbra devenu ministre des Finances en 1928, puis président du Conseil en 1932, António de Oliveira Salazar (1889-1970), l'une des plus longues dictatures en Europe au vingtième siècle (1926-1974), où la police politique — la « PIDE » de sinistre mémoire — s'évertuait à « surveiller et punir » une société condamnée pour l'essentiel au silence, à l'exil, à la pauvreté, et à vivre dans le passé, « à l'accoutumée », selon ses habitudes ancestrales. Une société figée dans un Portugal « vieux de ses huit siècles d'histoire », replié sur son empire colonial (Angola, Mozambique, Guinée portugaise, Cap Vert, São Tomé) — rebaptisé « outre-mer » —, exalté et défendu jusqu'au bout, au mépris de toute concession à la modernité, au point de provoquer la chute du régime salazariste en une journée, le 25 avril 1974, lorsque les œillets de la révolution des capitaines firent le printemps portugais et le Portugal passer de l'ombre à la lumière.

Cette quête de nouveaux horizons et de grandeur recouvrée jalonne l'histoire d'un pays qui s'est toujours senti à l'étroit dans son rectangle européen, même s'il a fait le choix résolu et salutaire d'adhérer à l'Union européenne, il y a trente ans, puis d'être intégré à la zone Euro, après s'être inséré dès 1949, dans le système de défense occidentale, comme membre fondateur de l'OTAN. L'adhésion à l'Europe communautaire en 1986 a accéléré les mutations de l'économie et de la société portugaises, tertiarisation, urbanisation et sécularisation en tête, comme pour mieux se démarquer des « trois F » (Fado, Fátima, Football), symboles — réducteurs — du Portugal de Salazar. Même si, avec les succès sportifs des footballeurs portugais — le triple « Ballon d'or » en tête, Cristiano Ronaldo, dans la foulée de la légende Eusébio (1942-2014), vainqueurs à l'été 2016 du Championnat d'Europe, après les victoires de leurs grands clubs en Coupe d'Europe, ou bien avec le succès populaire du sanctuaire de Fátima, dont le centenaire a été célébré en mai 2017 en présence du Pape François, enfin le prestige international du Fado, « chant du Portugal » et patrimoine mondial immatériel de l'Unesco, auquel Amália Rodrigues (1920-1999) a donné une audience planétaire, la prégnance de ces « trois F » reste encore forte dans le Portugal d'aujourd'hui.

L'afflux des fonds communautaires a permis au pays de se doter d'infrastructures modernes, notamment routières et autoroutières, et de connaître des taux de croissance élevés, durant le cycle des « quinze glorieuses » qui va de l'adhésion au début des années 2000, dans le prolongement de « l'Expo'98 », l'exposition universelle organisée à Lisbonne en 1998 sur le thème des « Océans, patrimoine mondial » pour célébrer le 500e anniversaire de la découverte de la route maritime des Indes par Vasco de Gama. Avant de plonger dans un nouveau cycle, celui des « quinze piteuses », marqué par la récession, le chômage et une cure d'austérité sans précédent sous la tutelle de la « Troïka » entre 2011 et 2014, qui a laissé le pays exsangue, comme l'a si bien montré le cinéaste Miguel Gomes dans sa trilogie *Les Mille et Une Nuits*, en proie à une nouvelle vague d'émigration massive — près de 500 000 départs en cinq ans pour un pays de quelque 10,5 millions d'habitants —, émigration d'une jeunesse le plus souvent diplômée, désabusée et sans perspective autre que l'exil, principalement au Royaume-Uni et en Afrique lusophone, avec l'Angola comme nouvel — et temporaire — Eldorado. Ces « quinze piteuses », ponctuées de crises politiques sur fond de profond désenchantement, ont fait place à un sursaut d'une société civile très créative et à un nouvel élan politique sous la forme à l'automne 2015 d'une alliance, aussi insolite dans l'histoire politique portugaise depuis 1975, que singulière à l'échelle européenne, entre « la gauche de gouvernement » et « la gauche de la gauche » qui a permis au gouvernement socialiste dirigé par António Costa de tourner le dos à l'austérité et de retrouver le chemin de la croissance, tout en respectant les engagements européens du Portugal. Cette « Geringonça » — le « machin brinquebalant » aux yeux de ses détracteurs — s'est révélée facteur de stabilité politique, de confiance retrouvée et d'attractivité décuplée, dont témoignent notamment un tourisme en plein boom et l'essor des investissements dans les secteurs des énergies nouvelles et d'Internet, qui font de Lisbonne et Porto, les deux métropoles portugaises, des capitales branchées pour « start'upers », Lisbonne accueillant ainsi chaque automne un « Web Summit » aux couleurs du monde.

Cette quête inassouvie de nouveaux horizons et de dépassement de soi exprime la nostalgie d'une grandeur passée, d'un « Portugal plus grand », mais aussi cette pulsion de l'universel, servie par une langue parlée par plus de 260 millions de personnes dans le monde, pulsion plus forte que les seules limites géographiques du pays, cette étonnante résilience des Portugais capables de brasser résignation et révolte, désillusion et engouement, opiniâtreté et solidarité face à l'adversité, enfin cette « *saudade* » intraduisible qui, toutes, parcourent l'histoire portugaise et imprègnent ses richesses littéraires enfin reconnues, autour, notamment, de Fernando Pessoa (1888-1935), José Saramago (1922-2010) — seul prix Nobel portugais de Littérature à ce jour, en 1998 —, António Lobo Antunes, Lídia Jorge ou bien encore de Gonçalo M. Tavares. Depuis le Moyen Âge, la poésie a partie liée avec le Portugal. Très rares, d'ailleurs, sont les pays dont la fête nationale — le 10 juin — commémore la mort d'un poète, « le poète national », auteur des *Lusiades*, Luís de Camões. Un tel pays, aussi plein de couleur et de créativité, ne peut que continuer de surprendre.

Yves Léonard **Historien, enseignant à Sciences Po, auteur en 2016 de "Histoire du Portugal contemporain" Éditions Chandeigne.**

À LA (RE)DÉCOUVERTE DES CINÉMAS DU PORTUGAL

Depuis plusieurs décennies, le cinéma portugais jouit d'une excellente réputation en dehors de ses frontières. On se souvient de grands cinéastes désormais disparus comme João César Monteiro ou Manoel De Oliveira, qui tournait encore à plus de cent ans (sa carrière fut d'une longévité exceptionnelle, accompagnant divers moments de l'histoire du cinéma de son pays), et qui eut parfois recours à des acteurs français comme Michel Piccoli, Catherine Deneuve ou Jeanne Moreau.

Les films de cinéastes contemporains tels que Pedro Costa ou Miguel Gomes suscitent un grand intérêt dans les festivals et auprès des cinéphiles et le pays possède des festivals de cinéma à la fois pointus et dynamiques comme IndieLisboa, Vila DoConde, DocLisboa, Porto/post/doc, et l'ancien directeur de la Cinémathèque Portugaise, João Bénard Da Costa (dont le parcours a fait l'objet d'un film signé Manuel Mozos), a su transmettre sa passion et sa grande connaissance du cinéma auprès de plusieurs générations successives, en perpétuant une forme de cinéphilie à la fois vivante et exigeante. N'oublions pas non plus le rôle majeur de Paulo Branco, talentueux producteur et véritable passeur entre la France et le Portugal, qui permit aussi à bon nombre de cinéastes étrangers de tourner dans le pays de Fernando Pessoa.

Après la période du muet et de l'Estado Novo (la longue dictature salazariste), où émergent toutefois quelques films critiques et/ou novateurs (notamment avec le « Cinema Novo » des années 1960 et même avant, avec les premiers travaux de Manoel De Oliveira), la célèbre Révolution des œillets (25 avril 1974) lancée par des **CAPITAINES D'AVRIL** (pour reprendre le titre d'une fiction de Maria De Medeiros à propos de cet événement fondateur), suscita un grand espoir de démocratisation et de changement social dans le pays. Elle favorisa l'émergence d'un cinéma militant très actif durant la seconde moitié des années 1970, jusqu'à l'aube des années 1980, avec **BON PEUPLE PORTUGAIS**, le chef-d'œuvre de Rui Simões qui dresse un bilan lyrique, tour-à-tour exaltant et mélancolique, de ces années de grandes espérances. Cette révolution exemplaire attira de nombreux cinéastes (Robert Kramer, Thomas Harlan, Santiago Álvarez...) et des photographes du monde entier comme nous le rappelle Sergio Tréfaut avec **OUTRO PAÍS** (*Autre pays*). En 2012, avec **LIGNE ROUGE** (*Linha vermelha*) José Filipe Costa est revenu sur l'un des aspects de cette révolution, l'occupation des terres par celles et ceux qui la travaillaient, en revisitant un film militant, **TORRE BELLA** (de Thomas Harlan) et en interrogeant au présent la mémoire et les éventuelles répercussions (voire même l'oubli relatif) de toute cette effervescence passée.

Après l'installation de la démocratie, le cinéma portugais — dont il faut toujours rappeler qu'il n'est pas né, ni venu de nulle part, mais qu'il bénéficia de l'apport de divers pionniers et précurseurs travaillant dans des circonstances difficiles — a vu l'émergence d'une proportion importante de films proposant des regards d'auteurs singuliers, mais cet acquis fragile fut menacé pendant un certain temps. En 2013, en plein cœur de la crise, le gouvernement a proposé un décret-loi visant à orienter la production du cinéma dans une direction plus commerciale, ce qui a provoqué des vagues d'indignation légitimes, parmi les défenseurs d'un cinéma à la fois singulier et de qualité.

L'un des documentaires contemporains les plus marquants, **48** de Susana de Sousa Dias, qui obtint le Grand Prix du festival Cinéma du Réel en 2010, remet en perspective des archives photographiques (des portraits de détenus en noir et blanc) datant de la dictature salazariste, et à travers le portrait d'un ancien soldat zélé des guerres coloniales devenu ensuite mercenaire pour des organisations peu recommandables.

Salomé Lamas, avec **TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE**, nous offre une réflexion profonde sur l'ivresse et la vanité du pouvoir, sur les zones obscures de la raison d'État.

La longue période coloniale, suivie de la période de la décolonisation qui fut effective au milieu des années 1970, quand la Guinée Bissau, le Cap-Vert, le Mozambique, l'Angola obtinrent leur indépendance après plus d'une décennie de luttes, continuent d'inspirer les cinéastes actuels, comme en témoignent **TABOU** de Miguel Gomes (qui attira plus de 200 000 spectateurs en France), ainsi que les documentaires et les fictions de Margarida Cardoso, **UN AVANT-POSTE DU PROGRÈS** de Hugo Vieira Da Silva ou **LETTRES DE LA GUERRE** de Ivo M. Ferreira. Ce dernier met en scène la bouleversante correspondance adressée par le grand écrivain António Lobo Antunes à son épouse de l'époque, tandis qu'il effectuait son service militaire dans l'Angola en guerre. Après avoir longtemps été une terre d'émigration, le Portugal est devenu une terre d'immigration (de ressortissants venus d'ailleurs, de ses anciennes colonies asiatiques et africaines ou du Brésil), ce qui n'a pas échappé à des cinéastes comme Sergio Tréfaut, qui donne un visage et une parole à des migrants dans **LISBOÈTES**, ou Pedro Costa dans **EN AVANT JEUNESSE !**, qui prend le temps de nous faire partager le quotidien de Ventura, un ancien ouvrier cap-verdien arrivé à l'âge de la retraite, sur le point de quitter son domicile dans un bidonville de Lisbonne pour emménager dans une HLM fraîchement construite.

Mais comment expliquer cette attirance pour le cinéma du Portugal et pour le pays lui-même, qui se remet enfin de la crise économique dont il a été victime ces dernières années et retrouve un second souffle (notamment avec une hausse du tourisme qui frôle parfois l'asphyxie dans certains lieux et change la physionomie de certains quartiers) ? Peut-être par cette façon personnelle de raconter des histoires et de revenir sur son passé avec parfois une certaine ironie salutaire, de filmer avec attention les êtres dans leur environnement (rural ou urbain), de capter la parole, avec cette langue et ce phrasé envoûtants, qui se prêtent si bien aux récits teintés d'onirisme ou de poésie, à la contemplation ou à la rêverie... Et ce pays qui semble porter en lui **TOUS LES RÊVES DU MONDE**, et qui continue de fasciner les enfants de la deuxième ou troisième génération (née et élevée ailleurs) comme Laurence Ferreira Barbosa, au moins autant que les étrangers qui viennent y tourner des films et aiment tellement y séjourner. La ville de Lisbonne vue par Wim Wenders, Alain Tanner ou Eugène Green, semble se situer quelque peu hors du temps et de l'histoire, tandis que Raoul Ruiz, cinéaste baroque et conteur hors-pair, grand amateur de récits qui bifurquent et de faux semblants, épouse à merveille les fluctuations de la ville avec ses ruelles escarpées qui montent et qui descendent, ses passages labyrinthiques, dans son adaptation d'un roman du XIXe siècle (**LES MYSTÈRES DE LISBONNE**) écrit par Castelo Branco (un autre de ses grands romans, **AMOUR DE PERDITION** fut adapté pas moins de quatre fois à l'écran). Loin de l'image « carte-postale », le pays ou la capitale sont volontiers appréhendés par ses marges et ses exclus, ses junkies ou ses marginaux, derrière la caméra de Teresa Villaverde, de João Pedro Rodrigues ou de Pedro Costa, par ses chômeurs et ses travailleurs précaires (voir **SAINT-GEORGES** de Marco Martins, situé dans un quartier périphérique de la capitale), fragilisés par la crise comme dans le premier volet des **MILLE ET UNE NUITS** de Miguel Gomes ou un autre film libre et audacieux, **L'USINE DE RIEN**, qui fut très remarqué lors du dernier festival de Cannes. Depuis quelques années, Porto, la deuxième ville du pays, attire aussi son lot de visiteurs et elle a été « chantée » à de nombreuses reprises par la caméra de Manoel de Oliveira (de **DOURO, FAINA FLUVIAL** en 1931 à **PORTO DE MON ENFANCE** en 2002, en passant par **LE PEINTRE ET LA VILLE** et beaucoup d'autres encore). Des régions ou des villages du nord ont été magnifiés par Antonio Reis et Margarida Cordeiro dans **TRAS-OS-MONTES**, et plus récemment, par le **RETOUR À LA TERRE** de João Pedro Plácido, et Sergio Tréfaut s'est concentré sur la culture et les habitants d'une région aride du sud, à travers **ALENTEJO, ALENTEJO**. Pour sa part, l'Espagnol Carlos Saura a conçu un très bel hommage filmique aux **FADOS** (de Amalia Rodrigues à ses déclinaisons modernes).

Dans une Europe contemporaine parfois porteuse de désarroi et d'inquiétudes face à l'avenir, le cinéma portugais ne cesse de nous livrer de précieuses pépites, audacieuses et attachantes.

Olivier Hadouchi **Historien du cinéma et programmateur.**

AVANT-PREMIÈRE

Vendredi 1er décembre à 20h

Projection du film
L'USINE DE RIEN

suivie d'un débat avec
José Alexandre Cardoso Marques, cinéaste chercheur à l'université de Lisbonne

à Créteil
CINÉMA LA LUCARNE

SOIRÉE INAUGURALE

Mardi 21 novembre à 20h30

Projection du film
TOUS LES RÊVES DU MONDE

suivie d'une rencontre avec
Laurence Ferreira Barbosa, réalisatrice
Paméla Ramos et Lola Vieira, comédiennes

en présence de
l'Association portugaise socio-culturelle et récréative de Champigny-sur-Marne

à Champigny-sur-Marne
STUDIO 66

Entrée gratuite sur réservation au 01 41 77 10 33

EXPOSITIONS ARTISTIQUES

Du 18 novembre au 18 décembre

Carte blanche au collectif **Alma nue** sur une proposition de Manuela Ribeiro
Tânia Raquel Caetano, Antony Caseiro, Pierre de Cendres, Alexandra de Pinho, Philippe de Sousa, Sylvie Grima, Priscilla Lochet, Orla, Manuela Ribeiro

ALCHIMIES SUR MESURE

Objet textile, scénographie et photo pour des autoportraits, portraits et écriture

Par Manuela Ribeiro et Sylvie Grima

MURS ET TERRITOIRES

Citations de rue, murs activistes / Projet collectif réalisé lors du festival Porto via Paris

Photos : Fabienne Carreira, Sylvie Grima, MCSR
Vidéo : Orla

02 MAIL

D'ici là-bas engager un dialogue / un pont culturel entre Portugal et France / vision de l'espace public et de l'espace social

Par les artistes du collectif Alma nue

EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

à Créteil
CENTRE SOCIO-CULTUREL MADELEINE REBÉRIOUX

27, avenue François Mitterrand
Tél : 01 41 94 18 15
Métro ligne 8, station Pointe du Lac

D'autres débats et animations sont proposés tout au long de la quinzaine, consulter le site **www.loeilvers.org**

TOUS LES RÊVES DU MONDE

POUR TOUS À PARTIR DE 13 ANS. FRANCE/PORTUGAL 2016. 1H48, VOSTF.

Une des raisons pour lesquelles j'ai eu envie de faire ce film vient d'une constatation très simple : la communauté portugaise en France n'a pour ainsi dire pas « d'image » et très peu de « fiction ».

Outre le fait que cette communauté me touche, une de ses caractéristiques frappantes et qui explique aussi pourquoi j'ai voulu la connaître et la mettre en valeur, c'est justement sa fermeture à la société française. On peut dire sans exagérer que les Portugais ont réussi à être intégrés en France, (et ils le sont parfaitement, il n'y a pas de conflit entre la culture portugaise et la culture française) sans s'intégrer. Les émigrés viennent majoritairement d'un monde rural, le nord du Portugal. Ils sont pour la plupart très attachés à leurs traditions et donc conservateurs. Entretenir leur culture constitue aussi pour eux une manière de faire rempart à une société française dont l'évolution peut leur faire peur : structure familiale bouleversée, perte de repères et de sens. Ils cultivent cette façon d'être à l'aise dans la société française tout en préférant un « entre soi » intime et secret. Le rituel du retour au Portugal au mois d'août dans le village, est aussi une manière de réactiver leur identité à chaque fois. (...). Les nouvelles générations éprouvent un amour et une fierté pour le pays d'origine des parents, comme s'il s'agissait d'un paradis perdu. Mais le Portugal est avant tout pour eux le pays des vacances, un pays pour s'évader, une espèce de réserve de rêves, un désir de « bonheur hors du monde ».

réalisation LAURENCE FERREIRA BARBOSA **scénario** LAURENCE FERREIRA BARBOSA, GUILLAUME ANDRÉ **image** RENAUD PERSONNAZ **son** FRANCISCO VELOSO, BENJAMIN LAURENT **montage** MARIE DA COSTA **musique** NOISERV **interprétation** PAMÉLA RAMOS, ROSA DA COSTA, ANTONIO LIMA, MÉLANIE PERREIRA, LOLA VIEIRA, ALEXANDRE PRINCE, DAVID MURGIA **production** PAOLO BRANCO POUR ALFAMA FILMS PRODUCTION, LEOPARDO FILMES **distribution** ALFAMA FILMS DISTRIBUTION

Pour parler de cette communauté de gens du peuple, j'ai choisi de faire le portrait d'une jeune femme de la deuxième génération, dont les parents ont émigré à la fin des années 1980. Une jeune femme pleinement impliquée dans sa communauté, adhérant à ses valeurs, et qui au bout du compte, pour vivre sa vie, va choisir de faire un pas de côté. Ce mouvement, si timide soit-il, représentera pour elle une vraie révolution.

Être une jeune femme franco-portugaise, c'est hériter d'un ensemble de principes, de valeurs, de modes de penser, d'une mentalité, qui incitent à la discrétion, la réserve, la soumission, la passivité. L'exil de ses parents la façonne de manière sourde. Cette façon d'être n'est pas non plus étrangère au fait que le Portugal a vécu 50 ans sous une chape de plomb : la dictature de Salazar. Cette dictature a laissé des traces profondes encore aujourd'hui au Portugal et de manière prégnante dans la communauté émigrée. (...)

Pour définir le personnage principal, pour montrer sa métamorphose ou plutôt son émancipation, thème qui m'est cher et familier, j'ai eu besoin de raconter l'histoire d'une amitié entre deux très jeunes femmes, aussi différentes que possible. Chacune va trouver en l'autre les ressources nécessaires à l'accomplissement de son désir profond.

Laurence Ferreira Barbosa **alfamaffilms.com, septembre 2017.**

LAURENCE FERREIRA BARBOSA

Née en 1958 à Versailles **Études** de cinéma à l'université Paris 8 **Après** trois courts métrages remarqués, elle réalise en 1993 son premier long métrage, *Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel*, qui recueille les faveurs de la critique et du public et vaut à son interprète Valeria Bruni-Tedeschi le César du Meilleur espoir féminin en 1994 **Le rapport** à la norme est un thème récurrent de ses films **Réalise** aussi pour le cinéma *J'ai horreur de l'amour* (1997), *La vie moderne* (2000), *Ordo* (2004), *Soit je meurs, soit je vais mieux* (2008) **Travaille** parallèlement pour Arte **Co-auteur** du documentaire portugais *Volta à terra* présenté en **page 20**

réalisation, image PEDRO COSTA **son** OLIVIER BLANC **montage** PEDRO MARQUES, NUNO CARVALHO **interprétation** VENTURA, VANDA DUARTE, BEATRIZ DUARTE, GUSTAVO SUMPTA, CILA CARDOSO, ISABEL CARDOSO, ALBERTO BARROS «LENTO», ANTÓNIO SEMEDO «NHURRO», PAULO NUNES, JOSÉ MARIA PINA, ANDRÉ SEMEDO, ALEXANDRE SILVA, PAULO BARRULAS **production** FRANCISCO VILLA-LOBOS POUR CONTRACOSTA PRODUÇÕES, PHILIPPE AVRIL POUR LES FILMS DE L'ETRANGER ET UNLIMITED, ANDRES PFAEFFLI ET ELDA GUDINETTI POUR VENTURA FILM **distribution** EQUATION

Quelle stature, quelle beauté ! La première apparition de Ventura, géant noir aux cheveux blancs, le regard sombre et perçant, vêtu comme un prince, est stupéfiante. Sa silhouette surgit le long d'un vieux mur jauni du quartier en ruines de Fontainhas, à Lisbonne, dont Pedro Costa a filmé la démolition cinq ans plus tôt, dans son film *Dans la chambre de Vanda*.

Les immigrés cap-verdiens du quartier de Fontainhas ont été relogés dans des HLM neuves, et se sont vu, dans le même mouvement, déposséder de leur unique richesse : le sentiment d'appartenance à une communauté de destin, fut-elle celle des parias.

De retour auprès de ces personnages, Pedro Costa fait un pas de côté par rapport au registre documentaire de *Dans la chambre de Vanda*. Autour de Ventura, vieux maçon qui va et vient entre l'ancien et le nouveau quartier, et qui se proclame père de tous ceux qui veulent devenir ses enfants, il esquisse une proposition de fiction qui se matérialise dans la parole. Sans renoncer à son exigence plastique, à ses plans fixes fascinants dans lesquels le temps se suspend, Costa sculpte le verbe documentaire de manière littéraire et obtient de ses acteurs non professionnels qu'ils s'expriment avec une diction quasi mystique.

PORTUGAL / FRANCE / SUISSE 2006. 2H35, VOSTF.

EN AVANT JEUNESSE !

En avant jeunesse fait la peinture du rêve impossible de refondation d'un collectif disloqué par la logique des sociétés occidentales. Isolés des autres par les blanches parois de leurs nouveaux logements standardisés, les habitants de Fontainhas survivent. Des morts-vivants en sursis, comme Vanda, la guerrière trash autour de laquelle gravitait un petit monde, et qui carbure désormais à la méthadone. Elle a eu une fille, mais pas le droit de l'élever. Bouffie, elle fait des ménages, passe le plus clair de son temps allongée sur son lit devant la télé. *« J'ai l'impression d'être en deuil de moi-même »*, dit-elle à Ventura.

Trop grand pour les embrasures de porte des petites cages à lapin dans lesquelles on veut le parquer, Ventura fait vibrer chaque endroit de sa présence, de son verbe envoûtant, de la longue et dure histoire d'ouvrier émigré dont il est chargé. Il est celui qui panse les plaies, écoute, invente une belle lettre d'amour pour l'ouvrier vivant loin de chez lui.

Ventura est l'esprit de la révolte, qui exige pour les siens le droit à la dignité, à l'art, à la poésie, à la fiction. La présence de son corps de géant dans le vide d'un appartement témoin fait exploser à l'image l'indignité de cette entreprise de relogement. Alors qu'on lui énonce, comme à un enfant, le règlement des lieux et les sanctions qui lui sont attachées, il quitte la pièce en silence, laissant l'employé municipal poursuivre seul sa litanie sèche. Il exige *« beaucoup plus de chambres »*, pour y loger *« tous ses enfants »*, méprise la demande de papiers qu'on lui oppose en retour et répond, à la question du nombre de personnes dont il a la charge : *« Je ne sais pas encore. »*

Ventura apparaît plus à sa place sur le canapé d'un musée de Lisbonne, trônant comme un seigneur entre les œuvres d'art. Il est pourtant refoulé du lieu par l'un des siens, un Cap-Verdien qui a troqué sa misère matérielle contre un travail de gardien chargé de maintenir ses frères de classe à distance des beautés du monde. Un pauvre parmi les pauvres, qu'il va adopter comme les autres dans le cadre luxuriant d'un parc de la ville.

Ventura ne reconstituera pas la communauté dont il rêve. Les murs des HLM sont trop fins, les pièces trop petites. Mais en opposant son projet de famille rêvée au rouleau compresseur du monde contemporain, il trace un trait d'union entre les êtres.

Isabelle Regnier **www.lemonde.fr, 12 février 2008.**

PEDRO COSTA Né en en 1959 à Lisbonne **Abandonne** des études d'histoire pour s'inscrire au cours de montage et réalisation de l'école de cinéma du Conservatoire national de Lisbonne et devenir technicien **Travaille** d'abord comme assistant réalisateur **S'est imposé** en quelques films comme un auteur d'une radicalité très forte, dont les références sont ancrées du côté de Bresson ou de Straub et Huillet, cinéastes auxquels il a consacré un documentaire, *Où gît votre sourire enfoui ?*, tourné en 2001 **Réalise** en 1989 son premier long métrage, *Le sang*, qui reçoit un accueil très favorable de la critique. Dans son deuxième film, *Casa de Lava*, s'éloigne du scénario pour se laisser inspirer par le Cap Vert et ses acteurs. C'est dans cette lignée qu'il tourne *Ossos* en 1997, primé au festival de Venise, qui relate l'histoire d'un enfant qui survit à plusieurs morts. En 2000, consacre entièrement son film, *Dans la chambre de Vanda*, à Vanda Duarte. Seul avec une petite caméra numérique, il la filme pendant un an dans sa chambre, avant d'élargir son film à tout le quartier en phase de démolition. Dans *En avant jeunesse !*, retrouve Vanda et les habitants du quartier capverdien de Lisbonne. A réalisé depuis *L'état du monde* (2007), *Ne change rien* (2009) et *Cavalo Dinheiro* (2014)

FADOS

ESPAGNE / PORTUGAL 2007. 1H25, VOSTF.

réalisation CARLOS SAURA **scénario** CARLOS SAURA, IVAN DIAS **image** JOSÉ-LUIS LOPEZ-LINARES, EDUARDO SERRA **son** DANIEL BEKERMAN **montage** JULIA JUANIZ **interprétation** CHICO BUARQUE DE HOLLANDA, CAETANO VELOSO, MARIZA, LILA DOWNS, CAMANÉ, CESÁRIA ÉVORAM TONI GARRIDO, AMALIA RODRIGUES **production** IVAN DIAS, LUIS GALVÃO TELES, ANTONIO SAURA **distribution** TAMASA

CARLOS SAURA Né en 1932 à Huesca en Espagne **S'inscrit** en 1952 à l'Institut de Recherches et d'Études cinématograhiques où il enseignera également jusqu'en 1963 **Lauréat** de nombreux prix internationaux, est l'un des réalisateurs les plus prestigieux d'Espagne **A notamment réalisé** : *Peppermint frappé* (1968), Ours d'Argent au Festival de Berlin, *Anna et les loups* (1972), *Cria cuervos* (1976), Prix spécial du Jury au festival de Cannes **Durant** cette période où la censure franquiste le contraint à la métaphore et au symbolisme, a beaucoup tourné avec sa muse Géraldine Chaplin qu'il a épousé **S'intéresse** à partir des années 1980 à la musique et la danse avec, entre autres, *Carmen* (1983), *Tango* (1998), *Don Giovanni, naissance d'un opéra* (2009), *Flamenco, flamenco* (2010), *Argentina* (2015)

Le Fado se chante les yeux fermés, mais le film que Saura consacre à ce genre musical populaire lusitanien mérite que l'on garde les yeux grands ouverts. Immédiatement, la musique nous touche en plein cœur. Le rythme, qui se donne instinctivement, n'a nul besoin d'un argumentaire détaillé ou d'une présentation constructive : quelques images suffisent pour ouvrir *Fados*, qui filment les rues étroites et bigarrées du quartier d'Alfama à Lisbonne, (...). L'œil regarde les images mais l'ouïe, déjà, s'est imposée sur la vue ; l'oreille devient l'organe de prédilection de ce cinéma-là ; car pour évoquer la musique, Saura prend soin d'utiliser l'image comme véhicule de celle-ci — ou plutôt comme écho, comme la répétition infinie par le mouvement de la gestuelle sonore. (...)

Ce genre si populaire, né sur les docks de Lisbonne, ayant parcouru le Mozambique, l'Angola et le Brésil, transformé, depuis sa naissance au milieu du XIXe siècle, en genre musical majeur et multiple dans ses formes, le Fado, donc, tient à une sorte de minimalisme chaste, d'épuration esthétique : un chanteur, homme ou femme, et un ou deux guitaristes. Cette structure simple a subi une évolution, bien sûr, et le travail de Saura consiste aussi à nous transmettre cette mutation plurielle de la musique à travers une multitude de variations du Fado, depuis l'icône Amalia Rodriguez, devenue icône cinématographique, jusqu'aux interprétations modernes de Mariza.

Face à la caméra, le Fado retrouve l'essence de la gestuelle chorégraphique, autrefois rejetée par les diktats conservateurs de Salazar et de la puissante Église, ici réintégrée à la mélodie : les danses, qui sont avant tout des mouvements purs, partagées entre rapidité et lenteur, entre postures lascives et expressions de colère. La caméra les filme comme elle capterait les choses de la nature, c'est-à-dire avec admiration.

Les « fadistes » ont aussi, ceci de particulier qu'ils s'adressent à l'autre partie de notre cœur, celle qui sert de nid aux émotions. Leurs chansons parlent de nostalgie, de perte, d'amour inassouvi ; elles évoquent de longues et douloureuses lamentations, semblent extraites directement de l'âme ; des miettes de souffrance qui ne s'interdisent toutefois pas une certaine gaîté. Dans ce Fado, une même phrase est souvent prononcée deux fois : la première fois pour transmettre le message lyrique, la seconde pour entourer celui-ci d'une émotion sensible et palpable. À cette occasion, le visage mute, la voix se fait plus puissante, le corps tremble dans son entier ; visuellement, un gros plan ou un zoom léger le soulignent comme un instant de grâce. Saura ne se contente pas d'être le témoin de la musique, il s'en fait le messager ; et sait, encore une fois, après *Flamenco, flamenco* et *Tango*, se faire l'idéal interprète cinématographique d'une pensée musicale.

Eric Nuevo **www.abusdecine.com, 14 janvier 2009.**

LES MYSTÈRES DE LISBONNE

FRANCE / PORTUGAL / BRÉSIL 2010. 4H32, VOSTF.

RAOÚL RUIZ Né en 1941 à Puerto Montt au Chili **Études** de droit et de théologie **Écrit** plusieurs dizaines de pièces de théâtre d'avant-garde **Son premier** long métrage *Très tristes tigres* obtient le Léopard d'Or en 1969 au festival de Locarno, année où il épouse sa collaboratrice Valeria Sarmiento **Quitte** le Chili au lendemain du coup d'État de Pinochet en 1973 **S'installe** à Paris où il réalise en 1974 *Dialogues d'exilés* **Nourri** de littérature latino-américaine et de ses univers fantastiques, expérimentateur prolifique de grande envergure, il a réalisé cent films pour le cinéma et la télévision, parmi lesquels : *L'hypothèse du tableau volé* (1978), *Les trois couronnes du matelot* (1983), *Les destins de Manoel* (1985), *Trois vies et une seule mort* (1996), *Le temps retrouvé* (1999), *Comédie de l'innocence* (2000), *Les âmes fortes* (2001) **Il est décédé** en 2011

réalisation RAOÚL RUIZ **scénario** CARLOS SABOGA **d'après l'œuvre de** CAMILO CASTELO BRANCO **image** ANDRÉ SZANKOWSKI **son** RICARDO LEAL **montage** CARLOS MADALENO, VALERIA SARMIENTO **musique** JORGE ARRIAGADA **interprétation** ADRIANO LUZ, MARIA JOÃO BASTOS, RICARDO PEREIRA, CLOTILDE HESME, JOSÉ AFONSO PIMENTEL, JOÃO LUIS ARRAIS, ALBANO JERÔNIMO, JOÃO BAPTISTA **production** PAULO BRANCO **distribution** ALFAMA FILMS DISTRIBUTION

Sa durée est l'une des qualités essentielles du film. Car il ne s'agit pas pour le spectateur de s'asseoir devant un film qui lui raconterait tranquillement une histoire, mais de s'immerger totalement dans celui-ci, de participer à une expérience singulière qui ne se savourera que dans la vision en salle de l'intégralité du métrage. La meilleure manière d'être pris au centre d'une toile d'araignée dont les fils sont composés d'une multiplicité de récits emboîtés les uns dans les autres.

(...) Il y a un personnage central dans ces *Mystères de Lisbonne*, une figure qui va voyager à travers le temps, faire de fréquents allers-retours, sans forcément conserver l'identité sous laquelle l'a connu le spectateur au début de la projection. Le Père Dinis, incarné par l'excellent Adriano Luz, s'occupe de l'éducation d'un enfant sans famille dans un pensionnat catholique. Le jeune João, méprisé par ses condisciples parce qu'il serait sans parents, est obsédé par la recherche de sa généalogie. Il apprend un jour la vérité par la bouche d'une femme qui vient parfois lui rendre visite. C'est sa mère. Elle est mariée à un aristocrate brutal qui l'a obligée à éloigner l'enfant naturel qu'elle a eu avec un autre. À partir de cette situation mélodramatique, un rayonnement de récits contés par différents protagonistes, surgissant au fil des narrations, plonge le spectateur dans le passé, revient au présent, s'enfonce dans le futur.

Romans familiaux, transformations d'identité, revanche sociale, trahisons, rédemption personnelle et vengeance passionnelle, toutes sortes de situations caractérisent des personnages à l'identité parfois vacillante et leur parcours au cœur d'un XIXe siècle débutant.

Ruiz construit donc un dispositif complexe fait d'une série de retours en arrière provoqués par les récits des protagonistes. (...) C'est d'abord la pure jubilation face à une machine portée par un puissant souffle romanesque qui comble le spectateur. Mais la technique du flash-back, du retour en arrière, est moins utilisée pour combler une interrogation que pour s'ouvrir sur de nouveaux mystères.

Le mélange de romantisme feuilletonesque, disons à la Dumas (...), et de précision psychologique et réaliste digne de Balzac est subtilement perverti par une vision fantastique nourrie du surréalisme latin qui a toujours caractérisé l'œuvre de Ruiz. Cette dimension surnaturelle, doucement humoristique, est présente avec une subtilité rarement atteinte dans l'œuvre de l'auteur de *L'Hypothèse du tableau volé* (1979). (...) Les décors s'ouvrent eux-mêmes, en arrière-fond, sur ces fenêtres que sont les cadres des toiles qui ornent les murs. La peinture joue un rôle hypothétique d'illustration ironique ou d'objection dialectique à ce qui se déroule ou s'énonce.

Jean-François Rauger **www.lemonde.fr, 20 octobre 2010.**

LETTRES DE LA GUERRE

PORTUGAL 2016. 1H45, VOSTF.

réalisation IVO M. FERREIRA **scénario** IVO M. FERREIRA, EDGAR MEDINA **image** JOÃO RIBEIRO **son** RICARDO LEAL **montage** SANDRO AGUILAR **interprétation** MIGUEL NUNES, MARGARIDA VILA-NOVA, RICARDO PEREIRA, JOÃO PEDRO VAZ, SIMÃO CAYATTE, ISAC GRAÇA, FRANCISCO HESTNES FERREIRA, JOÃO PEDRO MAMEDE **production** LUIS URBANO, SANDRO AGUILAR, GEORGES SCHOUCAIR, MICHEL MERKT **distribution** MEMENTO FILMS DISTRIBUTION

Lettres de la guerre fait partie de ces films qui marquent un être à tout jamais. Son propos, son intensité, sa poésie, son humanité, son esthétique et son interprétation hantent le spectateur longtemps encore après sa vision ! Le film évoque la fin d'une époque, celle de l'empire colonial portugais et la guerre d'indépendance en Angola, qui a duré près de quinze ans. L'intrigue se situe pendant les deux dernières années de cette guerre, entre 1971 et 1973, et c'est à travers l'expérience et le regard d'un jeune médecin soldat envoyé en Angola que le spectateur est propulsé vers l'indicible. Ce jeune médecin est aussi très lié à l'histoire du Portugal, puisqu'il s'agit du célèbre écrivain António Lobo Antunes, toujours en vie, dont les lettres publiées il y une dizaine d'années, ont inspiré le réalisateur. Le film raconte très bien les conséquences de cette sale guerre sur l'écrivain : elle a profondément changé sa vie et fait naître en lui une réelle conscience politique, transformant tout autant son regard sur le monde que sa littérature.

Le jeune homme a littéralement été sauvé par l'amour de sa femme et son souffle de vie transmis par ses lettres, alors que les jours passés loin d'elle et de sa famille tendaient à en effacer le souvenir. Car *Lettres de la guerre* est un film intime épistolaire, dont la voix off d'António rythme les scènes de guerre quand celle de son épouse restée au pays décrit sa vie quotidienne et son amour pour lui. Le réalisateur retranscrit parfaitement le décalage vécu entre les deux. Les choix esthétiques de mise en scène du réalisateur appuient intelligemment cette dichotomie. (...) La vie racontée à travers les lettres de l'épouse évoquent en couleur le désir, la joie, l'amour. Les scènes de guerre filmées en noir et blanc suintent l'insécurité, la peur, le danger, la nuit, le froid, le doute, l'attente, le manque de sommeil, la promiscuité de la vie en caserne, la solidarité entre soldats. Les émotions à fleur de peau et le cœur en suspens, *Lettres de la guerre* ne nous épargne ni les explosions, ni les opérations, ni les cris, ni les pleurs, ni la mort. Nous sommes physiquement plongés au cœur du conflit, nous sommes des soldats et vivons et ressentons comme eux leur double état d'exaltation et de confusion. (...) La rencontre d'António avec le peuple angolais est aussi un véritable choc culturel. Il découvre un pays, qu'il apprend à aimer malgré la guerre.

Antonio est interprété par Miguel Nunes. Le réalisateur n'a pas souhaité qu'il fasse connaissance avec l'écrivain, préférant que l'acteur compose un António selon son propre ressenti. S'inspirant de son autobiographie et de *Mémoire d'Éléphant*, son premier roman inspiré par la guerre, Miguel Nunes s'est dit très ému d'incarner un tel personnage. Il a aussi mené une réflexion personnelle sur sa patrie et les conséquences de cette guerre. *Lettres de la guerre* a d'ailleurs été tourné en Angola, ce qui a eu une résonance symbolique forte pour le jeune acteur, dont le propre grand-père paternel a vécu en Angola.

Sylvie-Noëlle **leblogducinema.com, 13 avril 2017.**

IVO M. FERREIRA Né en 1975 à Lisbonne **Études** de photographie et communication audiovisuelle à la London Film School et à l'université de Bucarest **Voyage** aux quatre coins du monde **Produit** et réalise son premier film documentaire à Macao en 1997 : *O homen da bicileta – Diaro de Macao* **En 2000**, travaille avec le théâtre Elinga de Luanda en Angola où il va réaliser une série de documentaires anthropologiques **Signe** deux films de fictions en 2002 : *Em volta*, et 2009 : *April showers* **Vit** actuellement à Macao

réalisation, scénario SALOMÉ LAMAS **image** TAKASHI SUGIMOTO **son** BRUNO MOREIRA **montage** TELMO CHURRO **interprétation** PAOLO DE FIGUEIREDO, CHIQUINHO ET ALCIDES **production** LUIS URBANO, SANDRO AGUILAR **distribution** SHELLAC

PORTUGAL 2012. 1H22, VOSTF.

TERRA NULLIUS
Confessions d'un mercenaire

Dans une maison vide, un homme moustachu, en jeans, s'assied devant un tissu noir qui servira de fond à son monologue. Il a 66 ans et s'appelle Paulo de Figueiredo. Il va narrer sur un ton tranquille ses activités de militaire colonial, de mercenaire, de tueur. Ses massacres. On pense à *El Sicario, Room 164*, documentaire de Gianfranco Rosi sur un homme de main membre d'un cartel mexicain. La différence ? Paulo de Figueiredo n'a pas le visage masqué. Il a travaillé comme assassin pour des démocraties, mais légalement.

Après la fin des guerres coloniales portugaises en Afrique où il a décimé la population, il est devenu mercenaire de la CIA, puis tueur des GAL, organisme secret créé par le gouvernement espagnol dans les années 1980 pour liquider l'ETA. Hormis les numéros, qui apparaissent à l'écran et scindent le récit en fragments (pour brouiller les repères), le film ne manifeste pas de volonté conceptuelle extrême. Hormis la fin, sorte de coup de théâtre, qui éclaire autrement le personnage, on reste sur les rails du récit et de la motivation de ces crimes d'État, dont de Figueiredo fut un tout petit artisan.

L'intérêt n'est pas tant le récit de ces meurtres sur commande, parfois bien sordides, que la réflexion politique qui en découle. La violence criminelle des démocraties, toujours cachée, est une des conditions de leur perpétuation. Comme le dit Salomé Lamas de façon plus désabusée : « Le paradoxe de cette cruauté du pouvoir et des révolutions qui l'ont détrôné, est qu'elles n'ont servi qu'à ériger de nouvelles bureaucraties, de nouvelles cruautés et de nouveaux paradoxes. »

Après, il est évident que la réalisatrice s'entoure de précautions pour ne pas prendre parti et souligner les questions que soulèvent ces révélations. « Révéler et non juger », tel est le credo de Salomé Lamas. Cela n'empêche pas ce film de nous hanter.

Vincent Ostria **www.lesinrocks.fr, 1er juillet 2014.**

SALOMÉ LAMAS Née en 1987 à Lisbonne **Étudie** le cinéma à l'École supérieure de Théâtre et Cinéma à Lisbonne et à l'Académie du Film à Prague (FAMU), les arts visuels à Amsterdam et l'art contemporain à Coimbra **Tente** de dissoudre les frontières entre fiction et documentaire, développe une œuvre sur différents supports : films, installations vidéo et anime des ateliers et master class **S'intéresse** aux relations entre récit, mémoire et histoire et explore les traumatismes, l'histoire invisible et irreprésentable, depuis les violences coloniales jusqu'aux paysages du capital global **Parmi** ses films, on peut citer : *Une communauté* (2012), *Theatrum orbis terrarum* (2013), *Le boudin* (2014), *Eldorado XXI* (2016), *Coup de grâce* (2017)

PORTUGAL / FRANCE 2016. 1H52, VOSTF.

SAINT-GEORGES

réalisation MARCO MARTINS **scénario** MARCO MARTINS, RICARDO ADOLFO **image** CARLOS LOPES **son** OLIVIER BLANC **montage** MARIANNA GAIVÃO **musique** NUNO MALO, RAFAEL TORAL, HUGO LEITÃO **interprétation** NUNO LOPES, MARIANA NUNES, DAVID SEMEDO, JOSE RAPOSO, JEAN-PIERRE MARTINS, RICARDO FERNANDES, BEATRIZ BATARDA, GONÇALO WADDINGTON **production** MARIA JOÃO MAYER POUR FILMES DE TEJO, FRANÇOIS D'ARTEMARE POUR LES FILMS DE L'APRÈS-MIDI **distribution** DAMNED FILMS

À Lisbonne, dans le quartier pauvre de Bela Vista, un boxeur fauché met ses muscles au service d'une société de recouvrement. Âpre et humaniste, le film de Marco Martins éclaire toute la violence de la crise qui touche le Portugal depuis 2010.

« Depuis la Révolution des œillets en 1974, le Portugal avait connu une longue période de croissance et une nette amélioration du niveau de vie. C'est la première crise de cette ampleur que ma génération a dû affronter. J'ai eu envie de la raconter, au travers de ceux qui l'ont subie, qui ont tout perdu, se sont retrouvés ensevelis sous les dettes. J'ai cherché à aborder le sujet d'une manière chorale, presque panoramique, au sein d'un quartier en difficulté de Lisbonne. Mais il fallait aussi trouver un point de vue unique, s'attacher à un héros qui créerait un lien émotionnel entre le spectateur et cet environnement. C'est en commençant mes recherches du côté des clubs de boxe que j'ai eu l'idée du parcours de mon personnage. Je me suis aperçu que beaucoup de leurs membres travaillaient pour des sociétés spécialisées dans ce qu'on appelle les "recouvrements difficiles" : on vient réclamer le

remboursement d'une dette en présence de quelqu'un au physique impressionnant. C'est de l'intimidation, un moyen de pression exercé aussi bien sur des entreprises que sur des particuliers. »

« Je voulais avant tout construire un personnage en résistance vis-à-vis de son environnement, de la violence économique à celle, psychologique, que lui font endurer certains de ses proches. Jorge, c'est une sorte de géant au grand cœur, taiseux, hermétique. Je n'aime pas beaucoup les personnages qui passent leur temps à se décrire. De toute façon, il n'a ni les mots, ni la capacité de faire de l'introspection à voix haute. Il est trop occupé à survivre. Toujours en mouvement, incapable de s'arrêter. Tout ce qu'il ressent passe par le corps. Pour se préparer à l'interpréter, le comédien Nuno Lopes a travaillé avec moi dès le tout début : il m'a accompagné dans mes recherches, l'écriture du scénario, et le travail préparatoire au sein du quartier de Bela Vista, à Lisbonne, où se situe le film. Nous avons mis en place des ateliers de débats avec les habitants, auxquels les acteurs se sont progressivement mêlés pour "devenir" leurs personnages. Peu à peu, les gens ont commencé considérer Nuno comme l'un des leurs. Aujourd'hui, certains l'appellent encore Jorge. »

« J'aime beaucoup filmer les villes, pas seulement comme un décor, mais aussi comme un univers mental. Des lieux qui peuvent être libérateurs ou, au contraire, étouffants, carcéraux. Si Jorge est constamment en mouvement, c'est aussi pour tenter d'échapper à des espaces qui l'enferment. Comme s'il se cognait désespérément aux murs d'une chambre obscure, sans parvenir à en sortir. La pauvreté est un cycle très difficile à interrompre, une prison avec bien peu de portes. Aujourd'hui, nous ne sommes plus sous la férule de la Troïka[1], nous avons regagné un peu d'espoir et d'indépendance. Mais mon film ouvre sur des questions d'actualité : le danger de chercher les coupables de la crise là où ils ne sont pas — c'est toujours l'Autre, l'étranger, le chômeur — et la nécessité de repenser le projet européen comme un vrai projet pour tous. Une Europe sociale. »

Marco Martins **Propos recueillis par Cécile Mury. www.telerama.fr, 18 mai 2017.**

(1) Formée en 2010, la Troïka désigne l'attelage des trois institutions (la Commission européenne, la Banque centrale européenne et le Fonds monétaire international) chargées de superviser ensemble la mise en œuvre de plans d'austérité dans un certain nombre de pays membres de la Zone Euro, dont la Grèce ou le Portugal.

MARCO MARTINS Né en 1972 à Lisbonne **Suit** des cours de cinéma à New York et travaille avec Wim Wenders, Pedro Costa et Manoel de Oliveira **Après** plusieurs courts métrages, réalise en 2005, *Alice*, son premier long métrage présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes **Signe** ensuite deux fictions : *How to draw a perfect circle* (2009), *Twenty-one-twelve : the day* (2013) et deux documentaires : *Traces of a diary* (2010), *The world didn't end* (2013)

réalisation João Pedro Rodrigues **scénario** João Pedro Rodrigues, João Rui Guerra da Mata **image** Rui Poças **son** Nuno Carvalho **montage** Raphaël Lefèvre **musique** Séverine Ballon **interprétation** Paul Hamy, João Pedro Rodrigues, Han Wen, Chan Suan, Xelo Cagiao, Juliane Elting, Flora Bulcao, Isabelle Puntel **production** João Figueiras, Diogo Varela Silva, Pour Blackmaria, Vincent Wang, Antoine Barraud, Pour House on Fire, Gustavo Angel, Maria Fernanda de Sena Scardino, Pour Itaca Films **distribution** Epicentre Films

Quand il était jeune, João Pedro Rodrigues étudiait la biologie dans l'espoir de devenir ornithologue. Il empruntera finalement un autre chemin. Ce possible jamais exploré, il y revient trente ans après. Mais bien plus qu'un faux biopic sur l'un des hommes qu'il aurait pu être, que le réalisateur baptise Fernando, *L'Ornithologue* est un métissage. (...) Le film résulte du mélange de deux sujets en apparence étrangers. À la veine du récit personnel fantasmé se mêle la biographie d'une figure religieuse, celle d'Antoine de Padoue. Ce saint très connu au Portugal, patron des égarés, ami des animaux et capable de guérisons miraculeuses, l'est également pour avoir tenu l'enfant Jésus dans ses bras. Si on retrouve tous ces éléments dans *L'Ornithologue*, Rodrigues, athée convaincu, les tord avec jouissance et malice, livrant sa propre interprétation de la vie d'Antoine de Padoue. Ces deux destins, celui, imaginé, de l'ornithologue et l'autre, mythique, du saint, sont incarnés dans le même corps, celui de l'acteur français Paul Hamy. Il en résulte un film d'une beauté plastique folle et d'une richesse narrative fabuleuse, qui débute par le récit d'un naufrage. En mission d'ornithologie dans des gorges sauvages et reculées, Fernando observe les volatiles à bord de son kayak. (...) Il ne voit pas les rapides qui s'approchent et chavire. Dès lors, la trajectoire du film est simple ; un homme se perd, il tente de retrouver le chemin qui le ramènera chez lui et doit faire face à une série d'embûches. Mais plus qu'un récit aux accents homériques, *L'Ornithologue* retrace les étapes d'une double métamorphose, celle de Fernando en Antoine de Padoue, de l'ornithologue moderne en saint du passé et de l'acteur Paul Hamy en João Pedro Rodrigues. La première étape de cette transformation en trois temps est d'ordre matériel et consécutive au naufrage du kayak. Presque tout l'équipement du scientifique s'est perdu dans le courant de la rivière. Dès lors, la première partie du film peut se voir comme une sorte de *man versus wild* où l'homme Décathlon semble éprouver beaucoup de difficultés à évoluer dans son environnement quand il est privé de ses outils.

L'ORNITHOLOGUE

PORTUGAL / FRANCE / BRÉSIL 2016. 1H57, VOSTF.

Mais, petit à petit, Fernando va accepter ce retour à la nature et se départir du peu qui lui reste pour parvenir à un certain ascétisme volontaire. En acceptant de se perdre dans son environnement, il semble accéder à un autre monde, hors du temps, primitif, fait de rites païens et régi par les lois de la prédation et du désir. Celui qu'éprouve d'ailleurs le réalisateur pour le corps de son acteur est manifeste. La façon dont Rodrigues utilise la corporalité de Paul Hamy (...) confère au film une charge érotique fascinante. Si l'ornithologie fut l'un des métiers rêvés du réalisateur, le corps de Paul Hamy semble être l'alter ego fantasmé de João Pedro Rodrigues. Dès le début, le cinéaste double de sa voix le comédien et la progressive transsubstantiation s'achève lorsque l'original prend la place de l'acteur dans une séquence finale hallucinée.

Bruno Deruisseau
www.lesinrocks.com, 25 novembre 2016.

JOÃO PEDRO RODRIGUES

Né en 1966 à Lisbonne **Commence** par étudier la biologie puis s'oriente vers le cinéma qu'il étudie à l'École supérieure de Théâtre et de Cinéma de Lisbonne **Explore** le désir humain sous toutes ses formes à travers fictions, documentaires et films expérimentaux. *L'ornithologue* est son cinquième long métrage **Les précédents** sont : *O fantasma* (2000), *Odete* (2005), *Mourir comme un homme* (2009), *La dernière fois que j'ai vu Macao* (2012), co-réalisé avec João Rui Guerra de Mata **Auteur** de nombreux courts métrages, a développé récemment des installations et œuvres plastiques pour les musées et les galeries

réalisation Miguel Gomes **scénario** Miguel Gomes, Mariana Ricardo **image** Rui Poças **son** Vasco Pimentel **montage** Telmo Churro, Miguel Martins **interprétation** Natalia Tena, David Verdaguer **production** Luis Urbano, Sandro Aguilar, Pour O Som E A Furia, Thomas Ordonneau, Francine Cadet, Pour Shellac Sud, Janine Jackowskico pour Komplizen Film, Fabiano Gullane pour Gullane **distribution** Shellac

Une vieille dame au fort tempérament, sa femme de ménage cap-verdienne et sa voisine dévouée à de bonnes causes partagent le même étage d'un immeuble à Lisbonne. Lorsque la première meurt, les deux autres prennent connaissance d'un épisode de son passé...

Tabou s'ouvre sur une jungle, une jungle presque artificielle, filmée en noir et blanc et peuplée de personnages du passé, comme issue d'une lointaine mémoire collective. Cette introduction vient d'emblée placer le nouveau long métrage de Michel Gomes sur une double piste : le réalisme et le merveilleux. Car que sont ces premiers plans sinon un clin d'œil aux tout premiers documentaires de l'histoire du cinéma, films coloniaux et animaliers tournés dans des contrées lointaines pour être montrés dans des cinémas occidentaux ? Or c'est justement dans un cinéma que se termine cette étrange séquence qui mélange sociologie et fantastique, histoire des peuples et fantômes amoureux. Un équilibre funambule et saisissant, à l'image du film entier qui semble sans cesse inventer son propre langage cinématographique, empruntant certains éléments de l'histoire du cinéma (le noir et blanc mais aussi les vieux mélos exotiques hollywoodiens) pour les redistribuer dans une grammaire très contemporaine.

TABOU

PORTUGAL / FRANCE / ALLEMAGNE / BRÉSIL 2012. 1H58, VOSTF.

L'erreur serait alors de prendre *Tabou* pour une œuvre de pure théorie. Il n'en est rien, tant il est au contraire d'une grande simplicité et fluidité. Fantastique voyage sur la mémoire (celle du cinéma, de l'Afrique colonisée mais aussi mémoire personnelle) où, à peine évoqués, chaque souvenir, chaque rêve, chaque histoire prend vie à l'écran et devient fiction. *Tabou* prend alors des airs de miroir magique, où le réalisme des rapports humains (des voisines récalcitrantes, des déclarations d'amour maladroites) trouve un écho fascinant dans un monde de souvenirs où plane l'ombre du fantastique (une bête sauvage qui rôde solitaire dans la forêt, un animal domestique se révélant être un crocodile).

Si le film doit trouver un écho dans le cinéma contemporain, ce serait très loin des collègues européens de Gomes (même si l'on pense parfois au superbe dénouement de *La Maladie du sommeil* de Köhler). Plutôt du côté de la jungle thaïlandaise d'Apichatpong Weerasethakul (décidément devenu l'un des mètres étalons des œuvres les plus pointues et magiques du moment). À l'image de *Oncle Boonmee*, *Tabou* est un chef-d'œuvre du merveilleux, un livre d'histoires d'une richesse imprévisible. Et tout comme Weerasethakul, c'est paradoxalement en traitant l'imaginaire avec le plus grand réalisme que Gomes parvient à retranscrire avec tant de force son pouvoir évocateur. Ici, ce sont les histoires que l'on se raconte qui viennent délivrer les hommes du labyrinthe quotidien. De théorique, le film devient alors bouleversant.

Gregory Coutaut **www.filmdeculte.fr, 5 décembre 2012.**

MIGUEL GOMES

Né en 1972 à Lisbonne **Études** à l'École supérieure de Théâtre et de Cinéma à Lisbonne **A travaillé** comme critique de cinéma de 1996 à 2000 **Après** plusieurs courts métrages, a réalisé *La gueule que tu mérites* (2004), *Ce cher mois d'août* (2008) sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes, et les trois volets de *Les mille et une nuits* en 2015 – *Le désolé, L'inquiet* et *L'enchaîné*

PORTUGAL 2015. 1H18, VOSTF.

VOLTA À TERRA
Retour à la terre

réalisation, image JOÃO PEDRO PLÁCIDO **scénario** LAURENCE FERREIRA BARBOSA, JOÃO PEDRO PLÁCIDO **son** VASCO PIMENTEL **montage** PEDRO MARQUES **interprétation** DANIEL XAVIER PERREIRA, ANTONIO GUIMARÃES, DANIELA BARROSO, ET LES HABITANTS D'UZ **production** LUIS URBANO, SANDRO AGUILAR **distribution** UFO DISTRIBUTION

Mes grands-parents viennent du village d'Uz et je voulais faire un film qui montre leur façon de vivre, loin de tout, et dédié aux paysans. Je souhaitais réaliser une œuvre cinématographique ; pas simplement un documentaire destiné à laisser une trace d'un monde condamné, mais aussi un film sur la vie de tous les jours, pour en révéler la poésie et la brutalité. Certaines des personnes que j'ai filmées recèlent une matière et une richesse insoupçonnées, apportant une touche de romanesque au récit. Ce film est aussi une façon de rendre hommage à la relation symbiotique entre l'homme et la nature, à la défense d'une certaine forme d'écologie et, ce, en suivant le cycle des saisons, celui de la révolution de la terre autour du soleil : un périple d'un an dans un monde encore caché, quelque part dans le nord du Portugal.

J'avais envie de filmer le lien viscéral que les habitants de Uz entretiennent avec la nature et les animaux. C'est un vrai échange qui s'y produit : ce que les gens prennent à la nature, ils finissent par le lui rendre. Il y a une symbiose, qui me semble être le bon équilibre à atteindre entre l'homme et son environnement. Je pensais que le cinéma était le meilleur médium pour enregistrer cette réciprocité. J'ai toujours été passionné par la vie des Indiens d'Amérique, des peuples premiers en Afrique, ils représentent pour moi l'acceptation de la condition humaine, un peu comme chez les habitants de Uz. On pourrait faire un parallèle entre *Volta à Terra* et la lettre que le chef indien Seattle a adressée au président des États-Unis en 1854. Quand je donne la parole aux personnages, ce n'est pas pour me positionner politiquement. C'est en tant qu'observateur. *Volta à Terra* a aussi une filiation avec le livre *Le Portugal aujourd'hui* de José Gil — dont le sous-titre est *La peur d'exister* — qui décrit très bien l'état des choses et des mentalités au Portugal. Le monde de Uz ne rencontre jamais le monde politique : il n'y a, par exemple, pas de crise économique à Uz. Les différents gouvernements n'ont jamais pensé à ces gens, ce sont des citoyens oubliés.

Je m'intéresse à leur manière de vivre, loin de tout consumérisme, de tout individualisme, à leur façon de suivre un esprit communautaire, comme avant, avec une conscience profonde de l'environnement, une empathie avec la nature et les animaux. Il est intéressant de noter qu'Uz doit son existence aujourd'hui essentiellement au fait que ses habitants s'y sentent en sécurité, dans un environnement au fond extrêmement conservateur et protecteur — c'est peut-être le bon côté du conservatisme. Le film a été tourné l'année où l'austérité a été la plus radicale, on n'y ressentait pourtant ni la crise, ni tension entre les gens.

João Pedro Plácido **Propos recueillis par le distributeur, www.ufo-distribution.com, 30 mars 2016.**

JOÃO PEDRO PLÁCIDO Né en 1979 à Lisbonne **À 19 ans**, commence à tourner des vidéoclips **Études** à l'École supérieure de Théâtre et de Cinéma à Lisbonne et la Hochschule für Fehrnsehn und Film à Munich **Travaille** comme directeur de la photographie sur des longs et courts métrages, des documentaires et des publicités, partout dans le monde **Volta à Terra** est son premier film comme réalisateur

L'USINE DE RIEN

PORTUGAL 2017. 2H57, VOSTF.

Licenciés, des ouvriers se sont retrouvés devant une caméra, jouant leur rôle dans une usine d'ascenseurs menacée de délocalisation et, dès lors, occupée par les travailleurs ! Ainsi commence *L'Usine de rien*, un « film tract », à la fois documentaire à chaud et fiction bouillonnante, essai politique et comédie syndicale. Un truc de fous fabriqué par un collectif de jeunes cinéastes portugais. Au départ, donc, l'usine ferme. Mais les ouvriers y restent, s'accrochent à leurs postes au lieu de prendre des primes pour disparaître. Et comme les machines sont à l'arrêt, le travail continue sans produire quoi que ce soit. Ce symbole du monde d'aujourd'hui, la Néerlandaise Judith Herzberg l'a imaginé dans une pièce de théâtre. Autour de ce motif central, les Portugais de Terratreme, coopérative cinématographique à l'écoute du monde, se sont mis à broder joyeusement.

Ils ont fait venir les ouvriers, les vrais, avec leurs histoires authentiquement tragiques. Ils ont invité un cinéaste, un faux, sorte d'intello de gauche exalté qui débarque dans l'usine avec des citations de Marx dans les poches et une idée de comédie musicale pour redonner de l'élan à tout le monde. De quoi ne jamais savoir sur quel pied danser face à ce film qui s'emploie à nous parler de l'emploi sans nous donner de mode d'emploi.

Tout en croyant à une farce, on voit cette *Usine de rien* prendre de la force. Le rien que produit l'usine devient néant incommensurable dans une réflexion sur l'absurdité de tout le système capitaliste. Embarqués dans des discussions sans fin, les personnages défont et refont le monde d'aujourd'hui. Des hypothèses sur l'avenir sont lancées, comme celle, étonnante, qui prédit une société divisée en trois classes : la stratosphère (où les gens planeront en comptant leurs millions), le niveau des gens juste assez riches pour consommer (et faire marcher l'usine), et puis les égouts, où sera rejeté le reste de la population...

À coup de citations, le film se fait collage, porte-voix, chambre d'écho de toutes sortes de débats. À la multiplicité des approches répond un cinéma agile, sérieux quand il faut et illuminé dès que c'est possible, fantaisiste mais qui ne perd jamais la foi et ne se laisse enfermer, finalement, dans aucun discours. Cela fait de *L'Usine de rien* une expérience stimulante et instructive. Ce que défend par-dessus tout ce film conçu par João Matos, Leonor Noivo, Luísa Homem, Pedro Pinho et Tiago Hespanha, fruit de leur travail en commun et réalisé par Pedro Pinho, c'est le collectif. Le groupe pour échanger et pour se disputer, pour affronter les moments difficiles et partager les bons, pour garder de la joie même en parlant de crise économique et de démantèlements tous azimuts. Le groupe ! Un mot d'ordre non seulement sympathique mais qui produit aujourd'hui quelque chose de nouveau, d'intrigant, d'unique. *L'Usine de rien*, ce n'est pas rien !

Frédéric Strauss **www.telerama.fr, 27 mai 2017.**

PEDRO PINHO Né en 1977 à Lisbonne **Études** à l'École supérieure de Théâtre et de Cinéma à Lisbonne, à l'École nationale supérieure Louis Lumière en France et à la London Film School **En 2008**, fonde avec d'autres réalisateurs le collectif de production Terratreme Filmes qui joue un rôle central dans la production et la mise en avant de nouveaux talents du cinéma portugais. Comme réalisateur, on lui doit quatre films documentaires : *Zone d'attente #00* (2008), *Bap septa* (2008, co-réalisé avec Federico Lobo), *The end of the world* (2013), *The cities and the exchanges* (2014) **L'usine de rien** présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes 2017 a reçu le prix Fipresci des sections parallèles

réalisation PEDRO PINHO **scénario** JOÃO MATOS, LEONOR NOIVO, LUÍSA HOMEM, PEDRO PINHO, TIAGO HESPANHA **image** VASCO VIANA **son** JOÃO GAZUA **montage** CLÁUDIA OLIVEIRA, EDGAR FELDMAN, LUÍSA HOMEM **musique** JOSÉ SMITH VARGAS, PEDRO RODRIGUES **interprétation** JOSÉ SMITH VARGAS, CARLA GALVÃO, NJAMY UOLO SEBASTIÃO, JOACHIM BICHANA MARTINS, DANIELE INCALCATERRA, HERMÍNIO AMARO, ANTONIO SANTOS, RUI RUIVO, ANSELMO JAPPE, SANDRA CALHAU **production** TERRATREME FILMES **distribution** MÉTÉORE FILMS

RÊVES PORTUGAIS : cinq courts métrages

POUR TOUS À PARTIR DE 9 ANS.

Ce programme hybride mêlant animation, fiction et documentaire part à la découverte du quotidien du Portugal mais entre aussi dans son imaginaire. Carnets de croquis, montages musicaux, rêveries adolescentes, parfois tournant au cauchemar : le cinéma portugais sait aussi bien s'incarner dans le réel, car il s'attache aux infimes détails de ce qui nous entoure, qu'il parvient à créer des images fantastiques flottantes, singulières, un brin inquiétantes et toujours, féériques.

Marina Mis

TROIS SEMAINES EN DÉCEMBRE

PORTUGAL 2013. 6 MIN, VOSTF.

réalisation LAURA GONÇALVES
production SARDINHA EM LATA STUDIO

C'est une histoire personnelle qui renforce les liens familiaux. Utilisant mon carnet à croquis comme référence et ma famille comme sujet, ce film en forme de journal intime, montre plusieurs situations et événements qui font partie de ma culture et de mon quotidien dans ma ville natale de Belmonte, pendant les fêtes de Noël.

Laura Gonçalves

LAURA GONÇALVES **Études** à la faculté des Beaux-Arts de Lisbonne en 2009 **Commence** à travailler pour le Sardinha Em Lata Studio **Réalise** *Trois semaines en décembre* dans le cadre d'un master en animation au Arts University College à Bournemouth au Royaume-Uni **A co-réalisé** depuis, avec Alexadra Ramires, le court métrage d'animation *Agua mole*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes 2017

LISBOA ORCHESTRA

FRANCE 2012. 12 MIN, SANS PAROLES.

réalisation, image, montage, production GUILLAUME DELAPERRIERE **son** BERTRAND DEFOSSÉ **interprétation** SERGIO SILVA, PEDRO MOUTINHO, FRED FERREIRA, SAM THE KID, VELETE, GONÇALO GONÇALVES, CARLOS FERNANDES, ALFREDO VICENTE, CARLOS DE CASCAIS, OSCAR CARDODO

Chaque ville a sa lumière, ses odeurs, ses bruits, ses couleurs... Lisbonne : le fleuve, ses ponts et ses ferry, les ruelles du Bairro Alta ou de l'Alfama, le tramway, les petits métiers, le fado... Bien au-delà, ce film est une balade musicale au fil des rythmes urbains d'une journée qui s'éclaire avec le lever du soleil sur le Tage. La musique originale et hypnotique se compose à partir d'échantillons sonores et visuels recueillis dans la capitale portugaise.

GUILLAUME DELAPERRIERE Né en 1974 **Études** à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs à Paris **Élabore** des vidéos et des installations liant création sonore et visuelle en collaboration avec des musiciens **A également** réalisé en 2013 le documentaire *Dharavi orchestra*

LA NUIT

PORTUGAL 1999. 6 MIN, SANS PAROLES.

réalisation, animation, image REGINA PESSOA **scénario** REGINA PESSOA, YANN THUAL **montage** REGINA PESSOA, ABI FEIJÓ **son, musique** TENTÚGAL **chant** MARIA PÓVOA DA CRUZ **production** ABI FEIJÓ POUR FILMÓGRAFO

C'est l'histoire d'une enfant et de sa mère, deux êtres qui ne communiquent pas entre eux. Une solitude qui atteint parfois la taille de la nuit. Noire est la nuit. Sombre est la mère. Et l'univers entier devient obscur quand vous êtes seul et abandonné. La beauté et la poésie rendent accessible ce constat amer.

REGINA PESSOA Née en 1969 à Coimbra au Portugal **Étudie** la peinture à l'École des Beaux-Arts à Porto **Animatrice** pour le studio Filmógrafo à Porto, travaille dès 1992 sur plusieurs créations de Abi Feijó **A réalisé** : *La nuit* (1999), *Histoire tragique avec fin heureuse* (2005) qui a reçu cinquante prix dans les festivals internationaux, *Kali le petit vampire* (2012)

HISTOIRE TRAGIQUE AVEC FIN HEUREUSE

FRANCE 2005. 8 MIN, VF.

réalisation, scénario, animation, image REGINA PESSOA **son** GUILLAUME SAMOT, FERNANDO RANGAL **montage** HERVÉ GUCHARD **production** JACQUES-RÉMY GIRERD POUR FOLIMAGE, ABI FEIJÓ POUR CICLOPE FILMES, MARCEL JEAN POUR L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA, PATRICK EVENO POUR ARTE FRANCE

Une petite fille pas comme les autres doit trouver sa voie pour s'affirmer face à son entourage. Alliant fantaisie et poésie, ce court métrage d'animation a le charme intemporel d'une fable sur la différence et l'affirmation de soi. Grâce à la rugosité de la texture des gravures, la cinéaste crée un univers de contrastes que vient renforcer une bande sonore cadencée. Les techniques utilisées sont la photocopie, l'encre de Chine et la gravure sur papier glacé.

GAMBOZINOS

PORTUGAL / FRANCE 2013. 20 MIN, VOSTF.

réalisation, scénario, montage JOÃO NICOLAU **image** MARIO CASTANHEIRA **son** VASCO PIMENTEL, MIGUEL MARTINS **montage** TELMO CHURRO, JOÃO NICOLAU **musique** PEDRO SILVA **interprétation** TOMAS FRANCO, ISABEL PORTUGAL, PAULO DUARTE RIBEIRO, PEDRO LEIAO, ANA SOFIA RIBEIRO **Production** LES FILMS DU BÉLIER

Le petit Rui se débat avec les amertumes de la vie dans une colonie de vacances. Ce n'est pas simple de faire partie du groupe des plus jeunes, d'être ignoré par la fille qu'on adore et voir son dortoir vandalisé par des voyous d'adolescents.

JOÃO NICOLAU Né en 1975 à Lisbonne **Études** d'anthropologie **Travaille** d'abord comme monteur, puis réalisateur, acteur et musicien **On lui doit** les longs métrages : *L'épée et la rose* (2010), *John From* (2015), et cinq courts métrages

LES CINQ FILMS SONT DISTRIBUÉS PAR L'AGENCE DU COURT MÉTRAGE À PARIS.

PROGRAMME DES FILMS

PAR DATE ET PAR SALLE

*Projections suivies d'un débat ou accompagnées d'une animation

TOUS LES RÊVES DU MONDE

MARDI 21 NOVEMBRE
20h30* Champigny-sur-Marne
MERCREDI 22 NOVEMBRE
16h30 Créteil
VENDREDI 24 NOVEMBRE
20h* Vitry-sur-Seine
DIMANCHE 26 NOVEMBRE
14h30* Créteil
15h* Orly
JEUDI 30 NOVEMBRE
14h* Créteil
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
20h45 Arcueil
SAMEDI 2 DÉCEMBRE
19h Créteil
LUNDI 4 DÉCEMBRE
21h Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
19h30* Chevilly-Larue

EN AVANT JEUNESSE !

SAMEDI 25 NOVEMBRE
18h15* Créteil
LUNDI 27 NOVEMBRE
20h* Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
18h Arcueil

LETTRES DE LA GUERRE

VENDREDI 24 NOVEMBRE
20h30* Créteil
SAMEDI 25 NOVEMBRE
18h30 Saint-Maur-des-Fossés
MARDI 28 NOVEMBRE
14h30 Saint-Maur-des-Fossés
18h30 Créteil
SAMEDI 2 DÉCEMBRE
18h15 Arcueil
DIMANCHE 3 DÉCEMBRE
19h Créteil
LUNDI 4 DÉCEMBRE
14h30 Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
19h Créteil

FADOS

JEUDI 23 NOVEMBRE
18h Arcueil
SAMEDI 25 NOVEMBRE
21h15 Créteil
LUNDI 27 NOVEMBRE
14h30 Créteil
MERCREDI 29 NOVEMBRE
21h Créteil
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
16h Créteil

LES MYSTÈRES DE LISBONNE

JEUDI 23 NOVEMBRE
19h Saint-Maur-des-Fossés
VENDREDI 24 NOVEMBRE
20h Arcueil
DIMANCHE 26 NOVEMBRE
18h* Créteil
DIMANCHE 3 DÉCEMBRE
14h30* Créteil

TERRA NULLIUS
Confessions d'un mercenaire

VENDREDI 24 NOVEMBRE
19h Créteil
LUNDI 27 NOVEMBRE
16h30 Créteil
MARDI 28 NOVEMBRE
21h Arcueil
DIMANCHE 3 DÉCEMBRE
21h Créteil

SAINT-GEORGES

JEUDI 23 NOVEMBRE
20h Vitry-sur-Seine
VENDREDI 24 NOVEMBRE
16h30 Créteil
20h* L'Haÿ-les-Roses
SAMEDI 25 NOVEMBRE
18h Vitry-sur-Seine
LUNDI 27 NOVEMBRE
14h Vitry-sur-Seine
MARDI 28 NOVEMBRE
20h Vitry-sur-Seine
20h30* Créteil
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
18h15 Arcueil
SAMEDI 2 DÉCEMBRE
14h30 Créteil
LUNDI 4 DÉCEMBRE
19h Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
19h30* Vincennes

TABOU

MERCREDI 22 NOVEMBRE
18h30 Arcueil
19h Créteil
JEUDI 23 NOVEMBRE
14h15 Saint-Maur-des-Fossés
VENDREDI 24 NOVEMBRE
14h30 Créteil
DIMANCHE 26 NOVEMBRE
16h15 Saint-Maur-des-Fossés
JEUDI 30 NOVEMBRE
16h15 Arcueil
SAMEDI 2 DÉCEMBRE
21h Créteil
LUNDI 4 DÉCEMBRE
16h30 Créteil

L'ORNITHOLOGUE

MERCREDI 22 NOVEMBRE
18h Saint-Maur-des-Fossés
JEUDI 23 NOVEMBRE
21h Arcueil
SAMEDI 25 NOVEMBRE
16h Créteil
18h30 Arcueil
LUNDI 27 NOVEMBRE
14h Saint-Maur-des-Fossés
MERCREDI 29 NOVEMBRE
18h45 Créteil
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
17h45 Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
21h Créteil

VOLTA À TERRA
Retour à la terre

MERCREDI 22 NOVEMBRE
21h Créteil
VENDREDI 24 NOVEMBRE
19h* Boissy-Saint-Léger
SAMEDI 25 NOVEMBRE
14h30 Créteil
LUNDI 27 NOVEMBRE
18h30 Créteil
JEUDI 30 NOVEMBRE
20h* Choisy-le-Roi
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
14h30 Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
21h Arcueil

AVANT-PREMIÈRE
VENDREDI 1er DÉCEMBRE
20h* Créteil
L'USINE DE RIEN

RÊVES PORTUGAIS
Cinq courts métrages

MERCREDI 22 NOVEMBRE
14h et 15h Arcueil
MERCREDI 29 NOVEMBRE
14h30 et 16h30 Créteil
16h Arcueil
SAMEDI 2 DÉCEMBRE
16h30* Créteil
MARDI 5 DÉCEMBRE
14h* Créteil

PROGRAMME DE L'

ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR

ARCUEIL

Mercredi 22 novembre
14h et 15h RÊVES PORTUGAIS
18h30 TABOU

Jeudi 23 novembre
18h FADOS
21h L'ORNITHOLOGUE

Vendredi 24 novembre
20h LES MYSTÈRES DE LISBONNE

Samedi 25 novembre
18h30 L'ORNITHOLOGUE

Mardi 28 novembre
21h TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE

Mercredi 29 novembre
16h RÊVES PORTUGAIS

Jeudi 30 novembre
16h15 TABOU

Vendredi 1er décembre
18h15 SAINT-GEORGES
20h45 TOUS LES RÊVES DU MONDE

Samedi 2 décembre
18h15 LETTRES DE LA GUERRE

Mardi 5 décembre
18h EN AVANT JEUNESSE !
21h VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE

*Projections suivies d'un débat ou accompagnées d'une animation

PROGRAMME DU

CINÉMA MUNICIPAL LE LIDO

SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS

Mercredi 22 novembre
18h L'ORNITHOLOGUE

Jeudi 23 novembre
14h15 TABOU
19h LES MYSTÈRES DE LISBONNE

Samedi 25 novembre
18h30 LETTRES DE LA GUERRE

Dimanche 26 novembre
16h15 TABOU

Lundi 27 novembre
14h L'ORNITHOLOGUE

Mardi 28 novembre
14h30 LETTRES DE LA GUERRE

PROGRAMME DU

CINÉMA LA LUCARNE

CRÉTEIL

Mercredi 22 novembre
16h30 TOUS LES RÊVES DU MONDE
19h TABOU
21h VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE

Vendredi 24 novembre
14h30 TABOU
16h30 SAINT-GEORGES
19h TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE
20h30* LETTRES DE LA GUERRE

Samedi 25 novembre
14h30 VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE
16h L'ORNITHOLOGUE
18h15* EN AVANT JEUNESSE !
21h15 FADOS

Dimanche 26 novembre
14h30* TOUS LES RÊVES DU MONDE
18h* LES MYSTÈRES DE LISBONNE

Lundi 27 novembre
14h30 FADOS
16h30 TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE
18h30 VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE
20h* EN AVANT JEUNESSE !

Mardi 28 novembre
18h30 LETTRES DE LA GUERRE
20h30* SAINT-GEORGES

Mercredi 29 novembre
14h30 et 16h30 RÊVES PORTUGAIS
18h45 L'ORNITHOLOGUE
21h FADOS

Jeudi 30 novembre
14h* TOUS LES RÊVES DU MONDE

Vendredi 1er décembre
14h30 VOLTA À TERRA, RETOUR À LA TERRE
16h FADOS
17h45 L'ORNITHOLOGUE
20h* L'USINE DE RIEN

Samedi 2 décembre
14h30 SAINT-GEORGES
16h30* RÊVES PORTUGAIS
19h TOUS LES RÊVES DU MONDE
21h TABOU

Dimanche 3 décembre
14h30* LES MYSTÈRES DE LISBONNE
19h LETTRES DE LA GUERRE
21h TERRA NULLIUS, CONFESSIONS D'UN MERCENAIRE

Lundi 4 décembre
14h30 LETTRES DE LA GUERRE
16h30 TABOU
19h SAINT-GEORGES
21h TOUS LES RÊVES DU MONDE

Mardi 5 décembre
14h* RÊVES PORTUGAIS
19h LETTRES DE LA GUERRE
21h L'ORNITHOLOGUE

LIEUX DES

PROJECTIONS

Arcueil
ESPACE MUNICIPAL JEAN VILAR
1, rue Paul Signac
RER ligne B : station Arcueil-Cachan
Tél : 01 41 24 25 55
www.arcueil.fr

Boissy-Saint-Léger
CINÉMA LE FORUM
Place du Forum, Quartier de la Haie Griselle
RER ligne A : station Boissy-Saint-Léger
Tél : 01 45 10 26 99
www.ville-boissy-saint-leger.fr

Champigny-sur-Marne
STUDIO 66
66, rue Jean Jaurès
RER ligne A : station Champigny
Tél : 01 41 77 10 33
www.champigny94.fr

Chevilly-Larue
THÉÂTRE ANDRÉ MALRAUX
102, avenue du Général de Gaulle
RER ligne B : station Bourg-la-Reine
Bus 192 : arrêt Mairie de Chevilly-Larue
Tél : 01 41 80 69 60
www.theatrechevillylarue.fr

Choisy-le-Roi
CINÉMA PAUL ÉLUARD
4, avenue de Villeneuve-Saint-Georges
RER ligne C : station Choisy-le-Roi
Tél : 01 48 90 01 70
www.theatrecinemachoisy.fr

Créteil
CINÉMA LA LUCARNE
MJC du Mont-Mesly
100, rue Juliette Savar
Métro ligne 8 : Créteil Préfecture
Tél : 01 45 13 17 00
www.mjccreteil.com

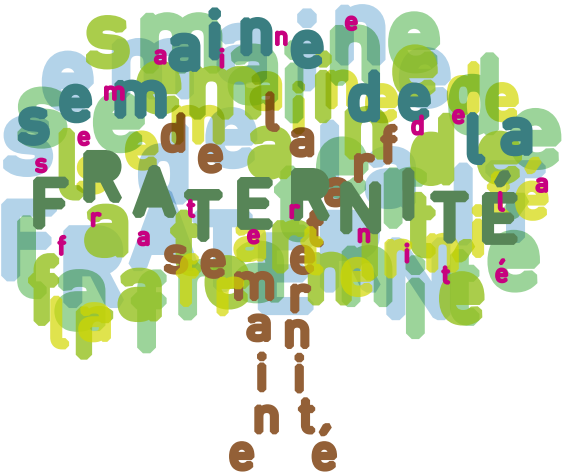
L'Haÿ-les-Roses
CINÉMA LA TOURNELLE
14, rue Dispan
RER ligne B : station Bourg-la-Reine puis bus 172 : arrêt Mairie de L'Haÿ-les-Roses
Tél : 01 49 08 50 70
www.agglo-valdebievre.fr

Orly
CENTRE CULTUREL ARAGON TRIOLET
1, place du Fer à Cheval
RER ligne C : station Les Saules
Tél : 01 48 90 24 24
www.centre-culturel-orly.fr

Saint-Maur-des-Fossés
CINÉMA MUNICIPAL LE LIDO
70, avenue de la République
RER ligne A : Le Parc Saint-Maur
Bus 317 : arrêt Théâtre
Tél : 01 42 83 87 49
www.saint-maur.com

Vincennes
ESPACE SORANO
16, rue Charles Pathé
Métro ligne 1 : Bérault ou Château de Vincennes
Tél : 01 43 74 73 74
www.espacesorano.com

Vitry-sur-Seine
LES 3 CINÉS ROBESPIERRE
19, avenue Maximilien Robespierre
Métro ligne 7 : Porte de Choisy, puis bus 183 : arrêt Hôtel de Ville
Métro ligne 7 : Villejuif – Louis Aragon, puis bus 180 : arrêt Hôtel de Ville
RER ligne C : station Vitry-sur-Seine, puis bus 180 : arrêt Hôtel de Ville
Tél : 01 46 82 51 12
3cines.vitry94.fr



Semaine de la fraternité
du 13 au 18 novembre 2017
à l'initiative de la section Créteil – Maisons-Alfort de la Ligue des droits de l'Homme

Ligue
des **droits de**
l'Homme

FONDÉE EN 1898

www.**ldh-france**.org

Fédération Val-de-Marne
BP 54 - 94211 La Varenne
fede94@ldh-france.org
https://www.facebook.com/LDH.VdM/